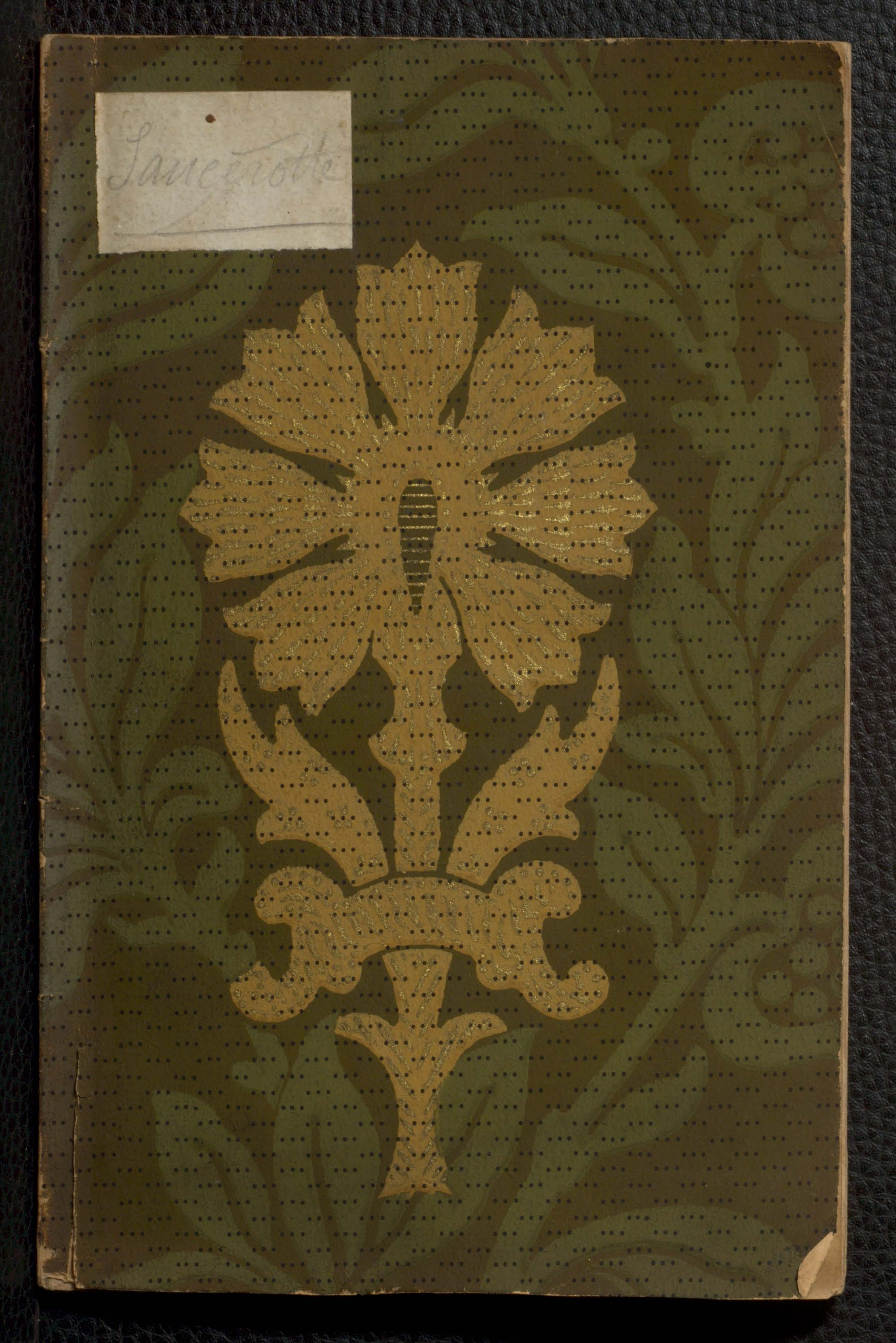

Saucerotte

NOUVEAUX

CONSEILS AUX FEMMES

SUR

L'AGE PRÉTENDU CRITIQUE.

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

AMUSSAT. (Leçons du docteur) sur les Maladies des organes génitaux et urinaires de l'homme et de la femme, considérées sous les rapports anatomiques et physiologiques ; publiées sous ses yeux, par MM. *A. Petit et D. Thiaudière* ses élèves. *Paris*, 1829, in-8, fig. (*sous presse.*)

BEER. Moyens les plus efficaces pour conserver la vue, trad. de l'allem. *Paris*, 1819, sixième édit., in-8, br. 2 fr. 75 c.

BUCHEZ et TRELAT. Précis élémentaire d'Hygiène. *Paris*, 1825, in-12. br. 1 fr. 50 c.

COLLARD DE MARTIGNY. Questions de Jurisprudence médico-légale sur la viabilité en matière civile et en matière criminelle ; la monomanie homicide et la liberté morale ; la responsabilité légale des médecins. *Paris*, 1828, in-8. br. 3 fr.

DANNECY. Du *sensorium commune* ; Histoire de sa découverte ; de l'opinion des principaux auteurs qui ont admis ou cru avoir trouvé un appareil central ; de la déterminaison des véritables fonctions de ce système nerveux ; jusqu'à quel point il peut être considéré comme la cause matérielle du *principe vital* de quelques physiologistes ; de son siége et des moyens de juger de son développement par l'inspection de la tête ; des manifestations de son activité, propres à faire apprécier jusqu'à un certain point son degré d'énergie ; des signes de son altération par les progrès de l'âge et des maladies, etc. *Paris*, 1829, 2 vol. in-8., fig. (*sous presse*).

DEMANGEON. Physiologie intellectuelle ou développement de la doctrine du docteur *Gall* sur le cerveau, les fonctions considérées sous le rapport de l'anatomie comparée, de l'histoire naturelle, de l'éducation, de la morale, de la physionomie ; suivi du rapport de la visite de *Gall* dans les prisons de Berlin, de Spandau et de la maison de Bicêtre, 2e édit. *Paris*, 1808, in-8, fig. br. 7 fr.

JOBERT A. J. (DE LAMBALE). Traité des Hémorroïdes, de leur siège, de leur causes, de leur symptômes, de leur traitement et des moyens de les prévenir. *Paris*, 1829, in-8. br. 2 fr.

RIVALLIÉ. Précis sur le Croup ; les causes, les symptômes, et les moyens de le prévenir, avec deux observations de guérison obtenue par l'application du moxa. *Paris*, 1826 in-8. br. 1 fr. 50.

RÉDARÈS. Manuel de l'Herboriste, ou manière de récolter, de lécher et de préparer les plantes médicinales indigènes. *Paris*, 1828, in-8. br. 3 fr.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
Rue de la Harpe, n° 78.

NOUVEAUX CONSEILS AUX FEMMES SUR L'Age prétendu Critique,

OU CONDUITE A TENIR

LORS DE LA CESSATION DES RÈGLES.

TROISIÈME ÉDITION,

AUGMENTÉE DE CONSIDÉRATIONS HYGIÉNIQUES SUR LES FLUEURS BLANCHES, SUR LA PREMIÈRE APPARITION DES RÈGLES ET LES DÉRANGEMENTS DE LA MENSTRUATION.

Par Constant Saucerotte,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

PARIS,

CHEZ MADAME AUGER-MÉQUIGNON, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N°, 13 (BIS).

1829.

Avant-propos.

La première édition de cette brochure, imprimée en août dernier, fut épuisée dans l'espace de quelques mois. Ce succès, qu'il faut sans doute moins attribuer au mérite de l'ouvrage qu'à l'importance du sujet, m'a engagé à augmenter mon travail de quelques considérations sur une fonction dont les femmes, par un sentiment de pudeur qu'on ne saurait blâmer, ne parlent pas sans répugnance. Les instruire de ce qu'elles doivent savoir sur cet objet important (tout en leur sauvant l'embarras de l'apprendre d'une autre manière) tel a été mon but : telle aussi a été la raison pour laquelle j'ai traité, à la fin de cet opuscule, d'une maladie malheureusement trop commune, et sur les déplorables résultats de laquelle il était nécessaire d'appeler l'attention des femmes habituées à regarder les flueurs blanches comme une de ces

infirmités banales, hôtes moins dangereux qu'incommodes, avec lesquels il faut se résigner à vivre.

Heureux si j'ai pu détruire quelques erreurs nuisibles, et mériter l'indulgence d'un sexe dont le suffrage est, dans la moderne Athènes, d'un si haut prix.

Paris, ce 15 décembre 1828.

Chapitre premier.

DE L'AGE CRITIQUE ;

DES SOINS QUE RÉCLAME LA SANTÉ DE LA FEMME A CETTE PÉRIODE DE SON EXISTENCE.

Les maux que les femmes redoutent alors dépendent presque toujours de causes qu'elles pourraient éviter. GARDIEN,

Si l'homme trouve dans les diverses conditions de la vie sociale des causes de maladies et de dangers auxquels une vie sédentaire et paisible soustrait sa compagne, celle-ci, par la nature même des fonctions que lui a dévolues la nature, est exposée à des infirmités nombreuses, à des périls non moins redoutables. Mille incommodités signalent pour elle la saison des amours : c'est au prix des plus cruelles douleurs qu'elle achète le doux titre de mère ; lorsqu'enfin elle perd les attributions de son sexe, il semble que la prolongation de son existence ne soit qu'un brevet d'infirmités. Ainsi chaque période de la vie est marquée, chez la femme, par une révolution plus ou moins orageuse dans tout son être. Hâtons-nous cependant d'offrir à ce sexe trop peu pri-

vilégié une pensée consolante : c'est qu'on exagère beaucoup trop les dangers attachés au prétendu *âge critique*. Nier que les femmes soient souvent malades à cette époque de leur vie, serait aller contre une triste et journalière expérience ; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que leurs maladies ne reconnaissent pas *nécessairement* pour cause la suppression très naturelle de la menstruation. Cette assertion paraîtra pour le moins paradoxale aux personnes qui ont lu la plupart des ouvrages écrits sur ce sujet. A voir, en effet, la longue nomenclature de maux dont tel auteur a fait le cortége obligé de l'âge critique, il n'est pas de femme qui ne puisse se croire vouée à une mort certaine ou tout au moins menacée des plus grands dangers. Il ne serait peut-être pas difficile d'expliquer comment ces préjugés règnent avec tant d'autres dans la société ; il le serait encore moins de faire voir pourquoi certains médicastres montrent si peu de zèle à les combattre, ou se plaisent même à les accréditer ; il n'est pas d'erreurs qu'on ne trouve à exploiter. Il me suffira de dire que mon opinion est aujourd'hui celle des médecins les plus recommandables : tous sont d'accord pour penser que si la suppression des règles peut aggraver des maladies déjà existantes, elle n'en occasionne pas directement. Ce qui abuse à cet égard

beaucoup de médecins, c'est que des maladies, jusque là latentes, inaperçues même par la malade, prennent tout à coup, à l'âge de retour, un développement rapide, et se manifestent au dehors avec plus d'intensité. C'est ainsi que la phthisie peut altérer lentement la structure du poumon, sans produire de symptômes inquiétants pour des yeux inexpérimentés ; c'est ainsi que des femmes, alarmées par l'approche de l'âge critique, engagent leur médecin à les toucher, et que celui-ci est tout surpris de trouver des désorganisations si avancées de la matrice, qu'il faut nécessairement en faire remonter l'origine à plusieurs années. Alors il interroge, il apprend, trop tard ! que depuis nombre d'années la menstruation était irrégulière, accompagnée d'écoulements morbides ; qu'une pudeur mal entendue ou une insouciance impardonnable a fait négliger de prendre les conseils de l'homme de l'art, auquel un même jour révèle l'existence du mal et son incurabilité.

Les tables de mortalité dressées par des savants recommandables confirment les assertions que j'émets ici. J'espère que *des chiffres* trouveront grâce devant mes lectrices, en faveur de l'intention dans laquelle je les présente.

TABLEAU DE LA MORTALITÉ DES FEMMES

AGE.	A PARIS. Sur 57,641 femmes arrivées à 30 ans, la mortalité était de :	EN SUISSE. Sur 8,851 femmes arrivées à 30 ans, la mortalité était de :	A PÉTERSBOURG. Sur 9,063 femmes arrivées à 30 ans, la mortalité était de :
à 35 ans	4,371	189	1,107
à 40	4,324	279	1,118
à 45	4,384	247	949
à 50	4,459	402	834
à 55	4,789	518	843
à 60	4,978	688	719

Ainsi, dans la période regardée comme formant l'âge critique, la mortalité n'a offert sur celles des années précédentes qu'un excédant de 488 personnes pour Paris, 181 pour la Suisse : accroissement qui n'est que celui voulu nécessairement par les progrès de l'âge. Une chose digne de remarque, c'est que la mortalité des hommes entre 40 et 50 ans est bien plus considérable que celle des femmes pendant la même période ; ce serait donc pour les premiers qu'il y aurait un *âge critique* (LACHAISE). Un archiviste de Londres a trouvé aussi qu'après l'enfance la vie des femmes est plus longue que celle des hommes, dans une proportion énorme. Je me suis étendu sur cette question, parce qu'elle est fort importante. « Il

n'est pas rare, dit un grand praticien, de voir chez elles, à raison de l'inquiétude qui les tourmente, des maladies plus ou moins rebelles, qu'on ne manque pas d'attribuer aux causes supposées dont nous avons parlé, *tandis qu'elles ont leur source dans les craintes continuelles dont l'ame est agitée.* »

La suppression de l'évacuation menstruelle est un phénomène tout aussi naturel que son apparition à l'époque de la puberté. Or, jugera-t-on la nature assez inconséquente pour avoir attaché un danger certain à l'exercice des lois qui régissent notre organisation? S'il en était ainsi, l'homme trouverait à chaque instant dans sa propre vie la cause de sa destruction imminente. Ce qui a probablement servi de fondement aux idées erronées sur le ménopause (1), c'est qu'attribuant au sang menstruel des qualités malfaisantes, on s'imaginait que ce sang retenu dans le corps, espèce de levain morbifique, y occasionait les plus terribles ravages (2). Cette vieille chimère

(1) *Ménopause* a la même signification que : âge de retour, âge critique.

(2) Cette opinion est enracinée chez les sauvages américains et les peuples des zônes torrides, qui séquestrent leurs femmes pendant le temps critique.

ne mérite pas aujourd'hui l'honneur d'une réfutation : on sait que le sang des règles coule *pur comme le sang d'une victime* (HIPPOCRATE) ; que cette fonction n'a de rapport qu'avec les attributions de la maternité ; que le trouble accompagnant sa suppression résulte uniquement du changement apporté à la circulation.

Dans nos climats tempérés, c'est le plus souvent entre 40 et 50 ans que la femme paie son dernier tribut, plus tard ou plus tôt, suivant que cette fonction a été plus ou moins précoce (1).

L'habitation des grandes villes hâte le développement de cette fonction. Quoi qu'il en soit, on cite chez nous des femmes qui cessent d'être réglées entre 36 et 40 ans, d'autres qui ont conservé jusqu'à 60 et plus tard l'attribut de la fécondité. Mais j'appelle à ce sujet l'attention de mes lectrices : une menstruation irrégulière, prolongée au-delà du terme ordinaire, est *souvent* l'indice d'une maladie grave de la matrice.

---

(1) Ainsi les Persannes, les femmes barbaresques, etc., réglées à 9 ou 10 ans, sont mères à 11 ou 12, cessent de pouvoir l'être à 28 ou 30. Cela dépend en partie de la chaleur du climat : ainsi en Italie, dans le Languedoc, les femmes sont plus tôt nubiles que dans le nord de la France; en Irlande, en Suède, elles ne le sont qu'à 16 ou 17 ans, et peuvent devenir mères jusqu'à 40 ou 45 ans.

Chez les femmes les plus favorisées, l'évacuation périodique diminue peu à peu de quantité, ne se montre plus qu'à des époques de plus en plus éloignées, cesse enfin pour ne plus reparaître. Chez un plus grand nombre, dans nos cités surtout, long-temps avant qu'elles ne disparaissent, on observe des irrégularités dans ses retours, dans son abondance, dans sa durée. Les phénomènes qui avaient précédé l'apparition du flux sanguin chez la jeune fille, se reproduisent chez la femme qui va perdre l'apanage de la nubilité. Chez toutes deux il y a douleurs dans les reins, les aines, bouffées de chaleur et feu au visage, sueurs copieuses, lassitudes spontanées, bourdonnements d'oreilles, insomnie, engourdissement, fourmillements dans les membres, oppression, bâillements : ce malaise général est dû à la pléthore, c'est-à-dire à la trop grande quantité du sang qui, chez les unes, ne s'est pas encore frayé issue par la matrice, chez les autres ne se la fraie plus et se porte alternativement vers les poumons, la tête, etc.

Mais chez la jeune fille, l'éruption menstruelle est la crise naturelle de l'indisposition qu'elle éprouve ; chez la femme, à l'âge de retour, des précautions sont nécessaires pour que la révolu-

tion qui s'opère en elle ne porte pas atteinte à sa santé.

Généralement les femmes souffrent plus de la cessation des règles dans les pays humides et froids, que dans les contrées chaudes. Elles ont d'autant moins à redouter cette époque, qu'elles se sont plus conformées aux sages préceptes de l'hygiène; elle est au contraire d'autant plus à craindre, qu'elles se sont livrées aux désordres d'une vie galante, ou que plus de chagrins ont traversé leur existence. Ce ne serait pas impunément qu'éludant le vœu de la nature, elles chercheraient à prolonger artificiellement une évacuation dont la source est à jamais tarie; des hémorragies rebelles, des ulcères de la matrice pourraient en être les terribles conséquence. Les femmes chez lesquelles la menstruation s'arrête subitement et ne reparaît plus, ont quelquefois à redouter, si elles sont d'un tempérament sanguin, des apoplexies, des hémorragies par le poumon, l'estomac. De petites saignées répétées, la diète, le repos, sont alors commandés.

Il est des femmes qui, voyant leurs règles s'arrêter avant l'époque ordinaire de leur suppression, se persuadent que c'est l'effet d'un refroidissement, d'une frayeur ou de toute autre

cause, et recourent à des moyens plus ou moins énergiques pour rappeler l'écoulement. Cette conduite est dangereuse ; il faut se borner à quelques saignées du bras, s'il y a urgence. Chez d'autres femmes arrivées à l'âge de retour, le ventre se tend, les seins se gonflent ; elles se flattent de l'espoir d'être mères : il faut se tenir en garde contre cette illusion sur laquelle les médecins ont souvent à détromper les familles.

Il est un accident trop commun à cet âge pour que je n'en fasse pas mention : ce sont les pertes. Elles arrivent chez les femmes nerveuses par suite de l'irritabilité excessive de leur organisation, ou chez les femmes sanguines, à cause de la grande quantité de sang qui les surcharge. Il faut, quand on éprouve une perte, garder le repos sur un lit médiocrement dur, dans un appartement frais où l'air soit renouvelé, faire diète, boire de la limonade ou d'autres tisanes froides et rafraîchissantes, éviter les mouvements et les émotions vives. C'est dans ce cas surtout que les jouissances conjugales devront être interdites ; elles rappelleraient aussitôt une nouvelle hémorragie. Des saignées sont quelquefois utiles ; cependant il faut, en général, s'en abstenir tant que la perte n'est pas assez abondante pour jeter

la femme dans un grand affaiblissement, et respecter les intentions de la nature, qui choisit cette voie pour débarrasser l'économie d'une quantité surabondante de sang. Si l'on saignait néanmoins, il faudrait préférer la saignée du bras à celle du pied et aux sangsues placées près des organes génitaux, parce qu'elles ne manqueraient pas d'augmenter l'afflux de sang vers ces parties. Quand les pertes se renouvellent fréquemment, elles annoncent une inflammation chronique de la matrice, quelquefois une maladie plus redoutable, et doivent décider la femme à se faire toucher par un médecin qui s'assure de l'état des choses, et puisse y porter remède. Il est assez commun de voir des accès de fièvre intermittente succéder aux pertes. Ces accès, ordinairement simples, se terminant d'eux-mêmes, ne présentent aucune indication particulière.

Il est un principe d'une application vraie pour toutes les femmes, qui va nous servir de guide, lorsque nous examinerons les conditions individuelles dans lesquelles elles peuvent se trouver; ce principe, le voici :

L'organe le plus irritable ou le plus souffrant est celui qui est le plus menacé à l'époque critique. Ainsi, chez la femme dont la poitrine délicate reçoit l'atteinte de toutes les secousses portées à

l'économie, on verra des crachements de sang, des étouffements, de la toux; chez celle qui aura été en proie à des inflammations fréquentes de bas-ventre, il y aura des pertes, des écoulements blancs. Les conditions particulières dans lesquelles les femmes peuvent se trouver, sont relatives à leur tempérament, aux maladies dont elles ont été atteintes, à leur genre de vie.

1° *Tempérament.* Le plus fréquent chez nos citadines est sans contredit celui où domine le système nerveux. La femme, a dit quelque part un illustre médecin, est la partie nerveuse du genre humain, l'homme en est la partie musculaire. C'est au tempérament nerveux que les femmes doivent cette sensibilité exquise, cette impressionnabilité de caractère, ces sensations vives, multipliées, qui font de leur existence entière un concours rapide d'émotions tristes et gaies, d'amour et de haine : caractère remarquable surtout chez nos Françaises « sorties, ce semble, des mains de la nature, lorsqu'il n'était encore entré dans leur composition que l'air et le feu » (Mme DE GRAFFIGNY). Les femmes de ce tempérament sont celles que menacent les accidents sinon les plus dangereux, du moins les plus variés. C'est alors qu'elles sont assiégées par cette nébuleuse cohorte de maux réels ou

imaginaires qu'on désigne sous le nom de *vapeurs* ; des migraines, des spasmes, des douleurs fugitives dans diverses parties du corps, l'inégalité du caractère, des accès de mélancolie, des boutades de chagrin sans motifs. Ce qui peut être le plus utile alors est d'éloigner toutes les causes susceptibles d'augmenter l'excitabilité physique et morale à laquelle la femme est en proie ; lui éviter, autant que possible, les contrariétés, tout motif de chagrin ; l'entourer de distractions. Il faut que, de son côté, elle use de tout l'ascendant de sa raison pour calmer le désordre de ses sensations tumultueuses, se soustraire aux émotions fortes dont elle se montre si avide.

Je ne saurais trop, en pareil cas, recommander l'exercice. Un médecin de Paris passa, dans le siècle dernier, pour faire des cures presque miraculeuses, en exigeant de nos petites-maîtresses qu'elles se livrassent aux occupations les plus rudes. L'exercice réguralise le cours du fluide nerveux ; et l'appelle dans toutes les parties du corps. En été, la promenade la plus salutaire est celle du matin, au moment où la végétation frappée des premiers rayons du soleil, exhale dans l'air sa vivifiante influence. Le séjour à la campagne est encore une des conditions les plus favorables aux femmes dont je parle. Le sveilles

leur sont très nuisibles. S'il leur prenait fantaisie de recourir aux remedes, quelques légers antispasmodiques, comme le tilleul, la fleur d'oranger, l'eau de laitue, leur suffiraient. Les bains légèrement tièdes conviennent parfaitement ici.

Le tempérament sanguin est aussi l'apanage d'un grand nombre de femmes. C'est chez elles que se montrent avec le plus d'intensité, ces phénomènes de *pléthore* que nous avons indiqués comme communs à la ménopause; des maladies inflammatoires peuvent en être le résultat. Ce tempérament implique donc la dure nécessité de se conformer *strictement* aux règles de l'hygiène. Le régime alimentaire doit se composer de légumes, laitage, viandes blanches, poissons et autres substances peu réparatrices. Il faut s'interdire les liqueurs, le café, le vin pur, les épices et toutes sortes d'excitants, les aliments farineux qui entretiennent des flatuosités. Je recommande dans ce cas aussi l'exercice modéré ; il diminue la masse du sang par les pertes qu'il occasione, a de plus l'avantage de disséminer dans les muscles ce liquide qui se porte en trop grande abondance vers les organes intérieurs. Les engourdissements des membres, les tintements d'oreilles, les étouffements disparaîtront sous l'influence du régime

que je viens de tracer. Je ne parle pas du traitement qu'il faudrait opposer aux pertes abondantes, aux crachements de sang ; cela sort du domaine de l'hygiène. L'écoulement qui s'établit par le fondement à l'âge critique, doit être respecté.

Les principaux traits du tempérament lymphatique sont la mollesse des chairs, la blancheur terne et la finesse de la peau, les cheveux blonds, un embonpoint factice ; au moral, l'apathie du caractère, le peu de vivacité des sensations. Ce tempérament existe rarement dans sa pureté chez les femmes. Presque toujours il s'y associe au tempérament nerveux ou sanguin. Le régime à suivre n'est autre alors que celui tracé précédemment. Les personnes lymphatiques sont prédisposées aux fleurs blanches, aux hydropisies et autres maladies chroniques ; l'habitation d'un lieu sec et aéré, une nourriture saine, substantielle, mais non stimulante, l'exercice, tel est le genre de vie qui leur convient. Au reste, ce sont, de toutes les femmes, celles qui ont le moins à redouter de l'âge critique : l'enfance et la puberté sont les seuls époques orageuses de leur vie.

2° *Maladies antérieures*. Les maladies dont un organe a été le siége à une époque quelconque

de la vie, laissent le plus souvent cet organe disposé à en contracter de nouvelles, ou au moins elles indiquent qu'il est le plus irritable, le plus susceptible d'être impressionné par des causes nuisibles. Ainsi, la femme qui a eu à plusieurs époques, notamment à la puberté, des crachements de sang, des fluxions de poitrine, pour laquelle on a craint la phtysie, doit, à l'âge de retour, prendre toutes les précautions possibles pour que de semblables accidents ne se renouvellent plus; la récidive en serait inévitablement funeste. Le chant et l'exercice prolongé de la voix peuvent devenir, pour des poumons délicats, des causes d'irritation. Il sera prudent, quoi qu'il en doive coûter, d'en modérer l'usage. La danse portée jusqu'à l'essouflement aurait aussi ses inconvénients; mais, grâce à la mode, c'est de tous le moins à craindre aujourd'hui. L'air froid ou dans lequel se dégagent des vapeurs irritantes est extrêmement nuisible aux femmes à poitrine délicate. Elles se tiendront chaudement en hiver, éviteront surtout les transitions brusques de température. Il y aurait de l'imprudence à abandonner à eux-mêmes les *rhumes* auxquels elles sont sujettes : la toux la plus légère en apparence peut être le symptôme de la maladie la plus redoutable.

Les femmes qui ont eu des accouchements laborieux et fréquents, des inflammations de matrice, des pertes, des écoulements blancs, chez lesquelles les règles étaient très abondantes, douloureuses ou irrégulières, éviteront avec soin tout ce qui peut faire affluer le sang vers la matrice, feront sans retour le sacrifice de plaisirs qu'elles ne goûteraient pas sans danger.

Je ne ferai pas l'énumération fastidieuse des maladies dont elles peuvent avoir été atteintes avant l'âge critique, il me suffit d'avoir fait comprendre que c'est vers les organes qui en ont été ou en sont le siége, que doit être dirigée toute l'attention à l'époque de la ménopause.

3° *Genre de vie, habitudes, passions*. S'il est une époque de la vie où l'inobservation des lois de l'hygiène peut avoir les plus graves inconvénients, c'est surtout à l'âge où la femme dépouille les fonctions de son sexe, et entre, pour ainsi dire, dans une nouvelle vie, placée entre la maladie et la santé ; je ne dissimule pas combien sont fastidieuses, pénibles même les précautions qu'elle doit prendre, combien il faut de courage pour renoncer aux jouissances de l'amour, à une époque où des désirs se font quelquefois impérieusement entendre ; mais une femme maîtresse de sa raison aura toujours devant les yeux que, de la

manière dont elle traverse ce dangereux pas, dépend, pour le reste de sa vie, le bon ou le mauvais état de sa santé.

Ce n'est pas seulement du moment où le flux menstruel cesse de paraître, que des précautions sont indispensables, elles doivent être prises dès qu'on aperçoit quelque changement dans la durée, la quantité, ou la régularité de cet écoulement : car la nature se prépare de longue main à la révolution qui doit se faire : c'est peu à peu qu'elle éteint dans la matrice la grande vitalité nécessaire à l'accomplissement des fonctions de cet organe. Qu'on n'infère pas de là, cependant, que je regarde, avec quelques médecins, la matrice comme un foyer vital dont les sensations, se réfléchissant sur toute l'économie par le moyen de sympathies mystérieuses, tiennent sous leur dépendance la femme tout entière : la saine étude des fonctions de la vie démontre que ces idées sont aussi exagérées que ridicules. La matrice, comme tous les organes importants, entretient de nombreuses correspondances avec le cerveau, les poumons, l'estomac, mais elle n'a pas une prééminence d'action sur les autres, elle ne constitue pas enfin la femme *ce qu'elle est*, comme on l'a ridiculement prétendu (1).

---

(1) *Propter uterum solum mulier est id quod est.* D'après quoi

J'ajouterai une dernière remarque : c'est surtout vers l'époque où les règles avaient coutume de se montrer, qu'il faut redoubler de soins et de prudence ; car long-temps encore après que cette évacuation a cessé, il se fait vers la matrice un afflux périodique de sang, qui pourrait avoir des inconvénients graves, si l'on n'y faisait attention.

Les habitudes impriment à l'économie des modifications remarquables, elles établissent entre nos organes et les objets extérieurs des rapports qu'il serait dangereux de rompre *brusquement :* aussi n'est-ce que par gradations qu'on doit changer ces habitudes, tant mauvaises soient-elles; ce qui n'est pas dire, avec quelques gens, qu'on doit leur porter un respect religieux.

Les femmes, ordinairement très sensibles au froid, ont l'habitude de vivre dans des appartements extrêmement chauds. Cette température leur est tout-à-fait nuisible à l'âge de retour : elle dilate les liquides, favorise les congestions sanguines et les hémorragies. Un air tempéré est celui qui convient le mieux ; sous ce rapport, les réunions nombreuses, les bals, les spectacles n'offrent pas des conditions hygièniques bien

comme le dit fort plaisamment le Dr Poirson, on pourrait définir la femme *un utérus servi par des organes.*

favorables à la santé : la société de quelques amis choisis ne peut-elle donc dédommager des plaisirs bruyants du monde ?

Les cheminées permettant un renouvellement plus facile de l'air, et ne donnant d'ailleurs aucune odeur, sont préférables aux poêles, dans les petits appartements surtout.

Les fleurs recèlent, sous l'appât de leurs plus suaves parfums, de véritables dangers pour les femmes, dont elles augmentent l'excitabilité nerveuse, déjà trop grande à l'âge de retour. Le jasmin, le muguet, la tubéreuse, doivent être bannis surtout de la chambre où l'on goûte le repos. Passons à un sujet plus important, la toilette. Pour qui connaît l'intérieur du corps, il est difficile de comprendre comment les organes de la respiration peuvent se loger et se développer dans l'espèce d'étau qui étreint la fine taille de nos Parisiennes. Je suis persuadé qu'une partie des poumons est imperméable à l'air chez elles, et que c'est là une des causes qui font dans cette capitale tant de victimes de la phthisie ; mais je n'ai garde de tenter une réforme contre laquelle échoua l'éloquence de Jean-Jacques, quoiqu'il ne cessât de dire « que l'aisance des vêtements contribuait à laisser aux Grecques ces belles formes qu'on admire dans leurs statues. » Si cette

raison ne fut pas goûté de ses jolies contemporaines, que pourrais-je dire aujourd'hui? je rappellerai seulement aux dames qui usent de toutes les ressources de la mécanique pour soutenir ce que la nature ne soutient plus, que la constriction de la poitrine par les corsets a surtout des inconvénients graves à une époque où les poumons surchargés de sang ont besoin de pouvoir se dilater; de plus, que la compression des seins peut favoriser le développement de la maladie terrible qui s'y développe quelquefois à l'âge de retour.

J'ai déjà dit que la sobriété était, à cette époque, une vertu de rigueur; le souper, repas encore en usage en province, ne convient pas, surtout quand on éprouve des insomnies, ou que le sommeil est troublé par des rêves pénibles. Celui-ci doit être court chez les femmes sanguines, parce qu'il augmente la pléthore; plus long chez les femmes nerveuses, dont il calme l'excitabilité.

L'abus que quelques dames font, par une singulière prédilection, des lavements, peut amener la chute du rectum, affection incommode et dégoûtante. L'inconvénient est bien pire si l'on y fait entrer des substances médicamenteuses irritantes: on produit des congestions sanguines

de la matrice. Les bains de pieds et les bains de siége, quoique moins offensifs, ont un effet analogue. J'enveloppe dans la même proscription l'édredon, cher à la mollesse, mais inconnu à nos robustes et fraîches paysannes : il entretient autour du corps une espèce de bain de vapeur, et favorise la stase du sang dans le bas-ventre. Je remarquerai aussi que les personnes qui ne cessent d'avoir recours à la pharmacie, aux cautères, pour guérir des maux imaginaires, ne manquent pas, par ce moyen, d'en produire de réels : au lieu d'une maladie future et incertaine, elles s'en donnent une présente ; je ne vois pas ce qu'on peut y gagner. Néanmoins les exutoires, comme un vésicatoire au bras, peuvent être très utiles aux personnes qui, ayant eu dans leur enfance des engorgements du cou, des maux d'yeux, des dartres, appréhendent de voir ces affections récidiver à l'âge de la ménopause.

Les purgatifs, dont beaucoup de femmes font abus pour vaincre la constipation, sont généralement nuisibles : les laxatifs doux, comme l'huile de ricin, la manne, peuvent seuls être permis. Mais, dit un médecin, les purgatifs sont utiles pour prévenir ces *amas de lymphe* qui se portent vers la peau dans les viscères ; etc. Comment, dit fort bien M. Poirson, des purgatifs évacueront-

ils des *amas* qui ne sont pas formés? si c'est pour les prévenir, comment deviner qu'ils vont se former? une coutume banale, c'est de boire chaque jour une infusion de *vulnéraire*. A en croire quelques personnes, on en aurait retiré de grands avantages : tout ce que j'accorde, c'est que cette boisson légèrement excitante, n'a pas été *nuisible* aux femmes sur lesquelles elle *n'a pas agi*. J'en dirai autant des pilules d'aloès, des élixirs, et d'une foule de prétendues panacées vantées par le charlatanisme, et accueillies par la crédulité.

Enfin, commander aux affections de l'ame, est un précepte dont l'utilité est aussi incontestable que l'exécution en est peu facile. Qu'il me soit permis de faire une réflexion : la femme est douée, par la nature de son organisation, d'une sensibilité prédominante ; le genre d'éducation qu'on lui donne n'est propre qu'à l'augmenter encore : agit-on en cela dans ses vrais intérêts? que de victimes des peines réelles ou imaginaires dont une sensibilité exaltée s'est fait constamment un lugubre cortége! Que de victimes du cancer parmi ces femmes à imagination sombre et déréglée! Loin de moi l'idée de vouloir qu'on détruise dans de jeunes cœurs cette qualité précieuse, attribut d'un sexe fait pour adoucir, par sa

tendre pitié ce que l'infortune a de plus cruel! mais je voudrais que cette sensibilité fût réglée, soumise à l'ascendant de la raison; je voudrais qu'on ne l'exagérât pas, parce qu'on en fait alors une véritable maladie : je voudrais enfin qu'on se rappelât : « que d'une direction favorable donnée à cette faculté, dépend la santé de la femme, son propre bonheur, et celui des personnes destinées à vivre près d'elle. (LACHAISE.) » Lorsque quarante hivers passés sur la tête d'une jolie femme ont amené sa déchéance dans l'empire de la beauté, elle tombe parfois dans une tristesse profonde qui ne lui laisse plus voir qu'ennuis et chagrins dans l'avenir; c'est à la tendresse de ceux qui l'entourent à lui faire oublier, par leurs soins affectueux, leurs égards délicats, les inexorables rigueurs du temps : c'est à l'indulgente amitié à lui répéter que si la beauté vieillit, l'esprit n'a pas d'âge; que le sien, fait pour embellir la société, lui attirera des hommages plus solides et plus flatteurs que le culte rendu naguères à ses charmes par un essaim d'adorateurs frivoles.

Il est des femmes, il faut le dire, dont le moral gagne singulièrement avec l'âge : elles perdent cette frivolité qu'elles portaient jusque dans leurs affections intimes : elles aiment l'homme pour

lui-même et non plus pour les hommages qu'il leur rend ; l'expérience du monde leur donne une solidité qui manquait à leur esprit. « Je suis, ainsi que vous, persuadée, écrivait une femme spirituelle, que nous devenons meilleures amies, plus sincères et plus reconnaissantes, parce que nous cessons de croire que tout nous est dû, et nous apprenons à mieux apprécier ce qu'on fait pour nous. »

Sous le rapport même du physique, quelques femmes délicates, dont le tribut mensuel était très abondant, voient leur santé se consolider à l'époque où cesse l'évacuation qui les jetait dans un grand affaiblissement ; chez beaucoup de femmes, la force des autres organes s'accroît aux dépens de celles de la matrice, qui, frappée d'impuissance, rentre en quelque sorte dans une vie végétative. Affranchies des maux propres à leur sexe, elles acquièrent la constitution de l'homme, sans être exposées aux infirmités qui l'accablent dans sa vieillesse ; on dirait qu'elles portent en elles un principe inépuisable de vie. Et quand ces avantages bien réels n'existeraient pas, quand les liens d'une tendre amitié ne pourraient remplacer les illusions de l'amour, quelle est donc la mère qui, témoin du bonheur de ses enfants, verserait sur le passé des larmes de regret!

Chapitre second.

DE LA PREMIÈRE APPARITION DES RÈGLES,

ET DES MOYENS PROPRES A LA FAVORISER.

Sans le flux menstruel, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ame tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement. ROUSSEL.

DE toutes les révolutions auxquelles est soumise la femme à chaque période principale de son orageuse existence, il n'en est pas qui mérite davantage d'appeler les méditations du médecin que celle de la *puberté*. A cette époque brillante de la vie, nommée par BUFFON *le printemps de la nature*, la compagne de l'homme, qui jusque là semblait à peine différer de lui, sort de la vie commune aux deux sexes, et revêt les importantes attributions de celui que la nature destina à la reproduction de l'espèce. Ce n'est plus un enfant n'existant que dans le présent et pour lui-même ; c'est un membre intéressant de la grande famille, et dont l'existence se lie à de futures existences. Des changements dans le moral de la jeune fille s'associent à ceux qui s'opèrent

dans son physique ; une vague mélancolie succède au folâtre enjouement de l'enfance ; une réserve inaccoutumée naît de l'étonnement où la jette sa nouvelle position. Cependant une secousse est imprimée à l'économie, la nature déploie toutes ses ressources pour faire arriver le corps vers sa perfection ; elle dessine ces formes arrondies, principal élément de la beauté ; les mamelles s'élèvent gracieusement au-devant de la poitrine ; la voix a plus d'éclat ; le bassin s'évase ; les organes de la reproduction sortis de leur stupeur deviennent le siége d'une vive excitabilité. A ces phénomènes avant-coureurs de la première apparition des règles, se joignent bientôt des lassitudes générales, un sentiment de pesanteur ou une espèce d'engourdissement dans les reins, les aines, le bas-ventre. La tête devient pesante, la respiration gênée ; la nuit est sans sommeil ; enfin, après quelques jours de malaise, les parties génitales s'humectent d'une humeur blanchâtre qui prend bientôt l'aspect du sang. Cette première exhalation peu abondante dure vingt-quatre heures, quarante-huit heures et même plus, puis cesse pour reparaître un ou deux mois après. La jeune pubère soulagée recouvre sa fraîcheur et sa santé, le but de la nature est accompli.

Dans nos climats tempérés, c'est le plus communément entre douze et quinze ans qu'apparaît le flux sanguin, signal de la puberté. Cette éruption, plus tardive dans les pays froids, est beaucoup plus précoce dans les climats chauds. Une Danoise est à peine pubère à dix-huit ans, tandis qu'une Persane connaît quelquefois à douze les jouissances de la maternité.

Plusieurs autres circonstances ont avec le climat une influence manifeste sur cette plus ou moins grande précocité. Ainsi les femmes douées d'un tempérament nerveux ou sanguin sont plus tôt réglées que celles qui offrent des conditions opposées ; dans les grandes villes, où l'on se nourrit de mets succulents, où l'oisive mollesse d'une vie inactive n'est interrompue que par des plaisirs qui mettent continuellement en jeu les sens et l'imagination, les filles sont bien plus tôt réglées que celles qui vivent loin des capitales, dans l'ignorante simplicité d'une vie champêtre.

Les phénomènes qui accompagnent la puberté ne se manifestent pas toujours dans l'ordre selon lequel je les ai décrits. L'humeur blanchâtre qui a précédé l'éruption des menstrues continue quelquefois de remplacer pendant plusieurs mois l'écoulement sanguin. Celui-ci ne

reparaît souvent qu'après un laps de temps assez long ; d'abord irrégulier dans ses retours, ce n'est que peu à peu qu'il prend le caractère de périodicité qu'il gardera jusqu'à sa cessation définitive. Chez certaines femmes, le passage de l'enfance à la puberté s'effectue d'une manière en quelque sorte insensible ; chez d'autres, les phénomènes que j'ai décrits plus haut prennent une exagération morbide, et la nature, dans cette crise pénible, s'aide avec avantage du secours de l'art. Indiquons donc les moyens de rendre salutaire à la jeune fille la secousse de la puberté ; et pour arriver à ce but, étudions-la dans les circonstances variables où la place son organisation.

Chez le plus grand nombre des femmes, la première apparition du tribut mensuel est précédée de symptômes qui dénotent une quantité surabondante de sang, ou un état d'excitation générale dans le système circulatoire. Ce sont des bouffées de chaleur au visage, un pouls fort, accéléré, des efflorescences ou de légères inflammations de la peau, des pesanteurs de tête, des éblouissements. Quelquefois le sang se concentrant sur d'autres organes que ceux vers lesquels il devait se porter, occasionne des hémorragies par les poumons, par le nez ; c'est à modérer son cours, à le diriger de la manière la plus

favorable au jeu des fonctions, que doivent tendre les efforts du médecin hygiéniste.

Parmi les moyens qui peuvent mettre la matrice dans les conditions les plus favorables à la fonction qu'elle va remplir, il en est d'aussi simples qu'efficaces ; tels sont les promenades à pied, en voiture, à cheval surtout : les frictions sur les membres inférieurs, l'usage du caleçon de flanelle porté sur la peau. On retire aussi de grands avantages des bains de siége, chauds ou irritants. Si l'on n'obtient pas par là le résultat désiré, il faut recourir aux ventouses ou aux sangsues, qu'on applique à la partie interne et supérieure des cuisses ; aux fumigations qu'on dirige vers les organes génitaux. Le régime de la jeune pubère doit être aussi l'objet d'une attention particulière. Il faut en exclure les aliments fortement épicés, indigestes, les boissons spiritueuses. Quoique les bains de siége chauds soient fort avantageux dans le cas dont nous parlons, parce qu'ils ont une action toute locale, les bains entiers à cette température ne conviennent nullement ; ils augmentent l'état de pléthore qui entrave l'exercice d'une des plus importantes fonctions.

Je viens d'indiquer les circonstances principales dans lesquelles on doit placer la jeune pubère qui offre des symptômes de pléthore ; mais

ce n'est pas toujours là l'état sous lequel elle se présente : chez un grand nombre d'entr'elles, dans les villes surtout, une prédominance excessive du système nerveux forme le trait le plus saillant de leur organisation, et appelle les indications principales du traitement. Les moyens moraux seront donc mis en tête de ceux par lesquels on veut rétablir l'équilibre entre les divers systèmes. Le Dr. LACHAISE, médecin éclairé, non moins qu'habile écrivain, a particulièrement insisté, dans son *hygiène de la femme*, sur la nécessité de retirer des pensions les jeunes filles pubères. Je ne saurais mieux faire que de citer ses propres paroles : « Une intimité dangereuse, mais qu'on ne saurait ouvertement blâmer s'établit entre quelques-unes du même âge ; elles se font mutuellement la confidence de leurs plus secrètes pensées. La curiosité et le désir les pressant, elles mettent à profit l'immobilité physique à laquelle elles sont tenues pendant la plus grande partie de la journée pour tourner en réalité les conjectures qu'elles forment sur les suites de leur nouvelle position. Enfin il arrive quelquefois que celles que la nature a douées d'une organisation excitable, n'écoutent que faiblement la voix de la pudeur : des liaisons trop étroites et trop intimes se for-

ment, et des habitudes funestes se contractent en peu de temps. »

On ne saurait apporter trop d'attention au choix des lectures. Je n'insisterai pas, après tous les écrivains qui ont traité de l'éducation morale, sur l'inconséquence qu'il y a à laisser entre les mains des jeunes gens ces compositions exaltées où les passions peintes sous les couleurs les plus séduisantes font voir le monde sous un aspect si différent de ce qu'il est réellement : j'observerai seulement qu'autant il y à craindre de danger de la lecture des romans, autant on peut trouver d'avantages à diriger l'esprit des jeunes personnes vers les études sérieuses qui les arrachent à la vie contemplative, comme l'histoire, la littérature et la critique littéraire. Mais que l'exercice de la pensée ne fasse pas négliger les exercices corporels : ils sont, pour les jeunes filles nerveuses, d'une indispensable nécessité. J'ai déjà indiqué les plus appropriés à son état ; il est à regretter que l'art de la natation n'entre pas dans l'éducation ordinaire des filles, on n'en retirerait que d'heureux résultats. Si la nature termine heureusement, chez le plus grand nombre des jeunes filles, la crise de la puberté, il est des cas malheureusement trop communs où ses efforts trouvent un obstacle presque insur-

montable dans cet état maladif de la constitution qu'on a nommée, d'après son symptôme le plus saillant, *les pâles couleurs*. Je ne m'égarerai pas à la recherche des causes premières de cette maladie : l'opinion des médecins n'est pas fixée sur ce point ; qu'il nous suffise de savoir que la chlorose, telle est la dénomination médicale donnée *des pâles couleurs*, atteint de préférence les jeunes personnes qui habitent des lieux humides, se nourrissent mal, supportent des travaux au-dessus de leurs forces ; celles dont le chagrin a flétri prématurément les jeunes années, ou dont un amour contrarié empoisonne secrètement l'existence.

La chlorotique, triste, languissante, semble devenue indifférente à tout ce qu'elle éprouve. Une aversion extrême pour le mouvement accompagne cette sorte de torpeur morale ; la marche devient pour ses membres engourdis un exercice pénible, et le sommeil est le seul état dans lequel elle paraisse se complaire ; une pâleur uniforme couvre son visage, qui offre quelquefois de la bouffissure ; un cercle livide se dessine sous des yeux qui ont perdu tout leur éclat ; l'appétit est nul, ou se porte, par un choix bizarre, sur des substances réfractaires aux organes digestifs, et impropres à l'alimen-

tation, comme la craie, le charbon; la malade ne peût monter sans éprouver des palpitations et de l'essouflement; plus tard, une toux sèche, des élancements douloureux dans la tête, des maladies abdominales viennent compliquer la scène, et une fièvre de consomption met ordinairement fin à cette déplorable existence, si l'on n'est parvenu à enrayer le mal dans ses progrès destructeurs.

Lorsqu'une jeune personne douée de la constitution lymphatique, présente quelques-uns des symptômes dont je viens de tracer le tableau, il faut chercher à seconder la nature en défaut dans les efforts qu'elle a à déployer pour conduire le corps vers sa perfection. L'état de débilité dans lequel est plongée l'économie, indique clairement l'usage des moyens propres à lui imprimer plus d'énergie. Nous mettrons en tête de ces moyens une nourriture réparatrice, composée de viandes rôties, de gelées animales, l'usage d'un vin généreux pris en petite quantité, une habitation au midi, dans un lieu sec et bien aéré. Quelle que soit la répugnance de la malade pour le mouvement, il faut la faire marcher. La danse, surtout en plein air, est un exercice qui lui convient parfaitement : d'abord elle s'y livrera avec moins d'aversion qu'à tout autre;

ensuite à tous les avantages de l'exercice, la danse en joint de propres au genre de personnes qu'elle réunit. Car autant il faut craindre pour la jeune fille à prédominance nerveuse, les émotions tendres qui résultent des rapports entre les deux sexes, de la fréquentation des spectacles, où l'amour occupe presque toujours la scène, autant il est utile de faire naître chez la chlorotique, les sensations douces qui résultent de ce sentiment, quand il a pour objet l'être auquel on doit unir son sort. Quelques médecins ont été plus loin : ils ont conseillé le mariage comme *spécifique* de la chlorose. Sans nier son utilité dans certains cas, je crois qu'il en est où il ne peut qu'être nuisible : ceci dépend de circonstances trop multiples pour que nous puissions entrer dans leur énumération. Les chlorotiques n'accorderont que peu d'heures au sommeil, et dans un lit dur. Quant aux moyens dirigés vers les organes génitaux, ce sont les frictions avec des flanelles chaudes ou imbibées d'infusions aromatiques, les fumigations de même nature. Les bains d'eau de rivière, ceux de mer et d'eaux minérales préférablement sont des ressources précieuses dans le traitement de la chlorose. Si l'opiniâtreté du mal rend nécessaires les ressources de la pharmacie, on choisira

les remèdes dans la classe des toniques et des amers ; la tisane de petite centaurée, le suc de cresson, le vin d'absinthe remplissent le but qu'on veut obtenir ; mais il n'est pas de substances plus appropriées à la maladie qui nous occupe, que le fer et ses préparations. Le vin chalybé, la teinture de mars tartarisée, les eaux minérales ferrugineuses ont eu des succès constants entre les mains des praticiens habiles.

Si nonobstant cet ensemble de moyens, la maladie ne cède pas, il n'est plus au pouvoir de l'hygiène d'en arrêter le cours ; les ressources les plus puissantes de l'art parviendront seules à en triompher, encore le médecin le plus éclairé éprouvera-t-il plus d'un revers.

Ce n'est pas toujours dans le tempérament de la femme ou dans son état maladif qu'il faut chercher la cause des difficultés que l'hémorragie naturelle éprouve à s'établir : quelquefois cet obstacle consiste uniquement dans une conformation vicieuse des organes génitaux ; on a vu, très rarement par bonheur, le vagin, manquer totalement à sa partie inférieure ; on sent qu'en pareil cas, toute tentative de guérison serait infructueuse ; mais plus souvent c'est une simple membrane qui bouche l'orifice du canal, et rend impossible l'issue du sang. La jeune fille éprouve,

sans aucun résultat, les symptômes précurseurs du flux menstruel. Bientôt une tumeur se manifeste dans le bas-ventre : le rectum et la vessie comprimés remplissent difficilement leurs fonctions ; des douleurs irradient dans les reins, les cuisses ; les symptômes de pléthore existent à un haut dégré. A l'ensemble de ces phénomènes, le médecin ne peut se méprendre sur leur source ; une simple incision pratiquée sur la fausse membrane, donne issue au sang accumulé dans la matrice, et rétablit l'ordre naturel des fonctions.

Chapitre troisième.

DE LA MENSTRUATION

ET DE SES DÉRANGEMENTS.

L'écoulement menstruel est le signe et pour ainsi dire la mesure de la santé, dit Roussel; on peut ajouter qu'il en est aussi la source. DÉSORMEAUX.

Ce n'est pas seulement à faciliter l'éruption menstruelle que doivent se borner les soins de la femme ; la régularité dans l'apparition du flux sanguin est si étroitement liée à la conservation de la santé, que l'omission des précautions propres à en assurer le retour aurait les plus graves inconvénients.

La durée de l'écoulement menstruel est le plus communément de quatre à six jours, en deçà ou en delà, chez un assez grand nombre de femmes, mais invariable dans sa durée. Chez celles qui jouissent d'une bonne santé, la quantité de sang exhalée à chaque époque ne peut être rigoureusement appréciée, elle varie selon une infinité de circonstances relatives aux climats, au

genre de vie, au tempérament, etc. En France, cette quantité varie entre trois et dix onces. Son abondance, loin d'être l'indice d'un constitution forte, est en raison inverse de la vigueur de la femme. Les menstrues ne reviennent pas chez toutes les femmes au bout d'un mois solaire ; mais chez quelques unes après-vingt-deux à vingt-quatre jours seulement. J'ai soigné à Paris une jeune femme qui était réglée chaque quinze jours, il en était de même de sa mère : leurs santés n'en souffraient nullement.

Bien que la quantité de sang sécrétée pendant la période menstruelle puisse éprouver de légères variations sans que la constitution en soit sensiblement altérée, une augmentation ou une diminution excessive dans cette quantité réclame l'attention de la femme, car elle ne peut avoir lieu sans porter atteinte à la santé.

Parmi les causes qui peuvent entretenir le flux immodéré des règles, je n'en connais pas de plus commune que l'état de susceptibilité, ou plutôt d'*agacement nerveux*, si l'on peut parler ainsi, dans lequel se trouvent les femmes qui habitent les grandes villes, ou chez lesquelles les circonstances environnantes mettent continuellement en jeu l'imagination et les sens. Éviter les émotions fortes, se soustraire à l'empire des passions

exaltées, et à cet état de mélancolie sentimentale qu'affectent quelques femmes (ayant d'ailleurs en partage tout ce qui peut assurer le bonheur), voilà en quelques mots, ce que je saurais conseiller de mieux. Cependant, presque certain de n'être pas écouté sous ce rapport, je ne m'en tiendrai pas là. Les personnes incommodées par l'abondance de leurs règles doivent, pendant qu'elles fluent, garder le repos sur un lit médiocrement dur, boire une émulsion ou quelque autre boisson tempérante, restreindre leur nourriture, et ne la composer que d'aliments légers et peu nourrissants. Le docteur Patin, médecin à Troyes, vient de faire connaître les propriétés nouvelles d'un médicament à l'aide duquel il est parvenu, comme par enchantement, à modérer le flux trop abondant des menstrues : c'est l'acétate d'ammoniaque (esprit de Mindererus), qu'on administre à la dose de quinze gouttes, matin et soir, dans un verre d'eau sucrée. On augmente graduellement cette dose, qu'on peut porter sans inconvénient jusqu'à soixante gouttes dans les vingt-quatre heures. Le docteur Patin remarque que dans bien des cas, on attribue faussement à une affection de poitrine la toux et l'oppression qui accompagnent fréquemment les règles trop abondantes : symptômes alarmants qui disparaissent

dès que l'évacuation sanguine a été ramenée à son mode normal. Je ne terminerai pas ce paragraphe sans indiquer les bains chauds, l'usage des chaufferettes, l'abus des boissons spiritueuses ou excitantes comme très nuisibles aux femmes dont je parle. La condition où elles se trouvent implique la nécessité absolue d'imposer à leur mari une sévère *quarantaine*.

Si le flux immodéré des règles entraîne la débilité et le dépérissement de la santé, leur suppression peut amener les maladies les plus graves. Je ne crois donc pas inutile d'indiquer les causes les plus communes de cet accident ; car ce sera faire connaître les précautions qu'il faut prendre pour s'en garantir.

L'*aménorrhée* ou suppression atteint de préférence les femmes douées d'un tempérament lymphatique ou nerveux. Elle est souvent occasionée par la transition brusque d'un appartement chaud dans un air froid, par des bains de pieds, des lotions froides, ou par des boissons à la glace, ingérées lorsque le corps était en sueur. Les émotions vives, une frayeur, un accès de colère, les chagrins prolongés sont des causes aussi fréquentes d'aménorrhée. Quelquefois une saignée pratiquée intempestivement pendant la période menstruelle ou à son approche, a subite-

ment arrêté l'effort hémorragique. L'état de susceptibilité nerveuse dans lequel se trouvent alors les femmes, doit engager les personnes qui les entourent à leur éviter tout sujet de chagrin, de frayeur, ou d'inquiétudes. De son côté, la femme, pendant la durée de l'écoulement sanguin, aura soin de ne pas s'exposer sans précaution aux changements de température ; elle se vêtira assez chaudement pour n'avoir rien à en redouter ; sans rien changer à sa nourriture ou à son genre de vie, elle évitera, dans ce moment plus que dans tout autre, les écarts de régime, les veilles et les exercices fatigants.

Chez un certain nombre de femmes, l'éruption périodique des règles est accompagnée d'un malaise général, de douleurs assez vives, dont le siége est dans la matrice, et qu'on a désignées sous le nom de *coliques menstruelles*. Ces accidents sont ordinairement le résultat d'une grande susceptibilité nerveuse ; ils commandent l'usage de quelques boissons calmantes et légèrement antispasmodiques, comme l'eau de laitue, l'eau de fleur d'orange. M. Petit-Radel, professeur à la Faculté de Paris, conseillait de prendre au moment du spasme douloureux une pilule avec un grain d'extrait gommeux d'opium. Je préfère à l'opium (remède dont il faut user sobre-

ment) l'acétate d'ammoniaque à la dose que j'ai indiquée précédemment. Ce remède a déjà eu, entre les mains de plusieurs praticiens, des résultats très satisfaisants.

Chapitre quatrième.

DES FLUEURS BLANCHES;

LEURS CAUSES, LEURS SYMPTÔMES; LES MOYENS HYGIÈNIQUES PROPRES A S'EN PRÉSERVER.

Principiis obsta, serò medicina paratur
Cùm mala per longas invaluêre moras. OVIDE.

Arrêtez le mal à sa source; il est trop tard pour remédier lorsque votre négligence lui a laissé prendre de profondes racines.

Si le médecin philosophe applaudit aux grands et nobles résultats de la civilisation, le médecin philantrope a souvent à gémir des maux qu'elle entraîne à sa suite. Cette réflexion se présente à l'esprit, quand on voit la triste infirmité dont je parle, presque inconnue parmi les habitants des campagnes, sévir avec une si fâcheuse fréquence dans nos cités populeuses; néanmoins une idée consolante sort de ce que ce fait a même d'affligeant : si les flueurs blanches ne sont, le plus souvent qu'un résultat de mœurs molles, d'un genre de vie vicieux, l'hygiène doit nous offrir les moyens d'en éviter les déplorables atteintes.

Si l'on a dit avec raison de l'âge critique :

« Les maux que les femmes redoutent alors dépendent presque toujours de causes qu'elles pourraient éviter » ; c'est avec non moins de raison qu'on peut le dire de la maladie qui nous occupe. L'examen des causes auxquelles elle doit le plus fréquemment naissance, en sera la preuve convaincante.

L'écoulement muqueux auquel on a fort improprement donné le nom de *flueurs blanches* (car il est souvent de toute autre couleur), est toujours déterminé par l'inflammation plus ou moins intense de la membrane (1) qui tapisse le canal des règles et la cavité de la matrice ; partant de ce fait, sur lequel les connaissances positives acquises aujourd'hui en médecine ne laissent plus de doute, cherchons sous l'influence de quelles circonstances se developpe cette inflammation.

Bien qu'aucun âge n'en soit à l'abri, elle ne se manifeste guères que depuis l'époque où la jeune fille paie le premier tribut mensuel, jusqu'au moment où l'écoulement périodique,

(1) Cette membrane de la nature de celles qu'on nomme *muqueuses*, est parsemée de petites glandes qui fournissent, dans l'état de santé, un *mucus*, sorte d'humeur visqueuse, destinée à enduire les parties génitales. C'est cette humeur dont la quantité est considérablement augmentée pendant l'inflammation qui forme la matière de l'écoulement dans les flueurs blanches.

tari par les années, fait rentrer la compagne de l'homme dans la vie commune aux deux sexes. Les vierges en sont moins fréquemment atteintes que les femmes qui ont usé (et quelquefois abusé) des prérogatives du mariage. Tant de circonstances différentes peuvent développer les flueurs blanches, qu'il n'est pas de tempérament sur lequel cette multiplicité de causes ne leur donne quelque prise. Cependant s'il fallait assigner rigoureusement la constitution dont elles sont plus fréquemment la fâcheuse dépendance, je mettrais au premier rang celle où domine la lymphe, et que caractérisent la mollesse, la bouffissure des chairs, le peu d'énergie morale et physique, des écoulements d'oreille, etc. Il faut remarquer néanmoins que, dans nombre de cas, la détérioration profonde qu'imprime à l'économie un genre de vie vicieux, ne permet plus de reconnaître les attributs caractéristiques du tempérament primitif.

Quoique l'on observe la maladie qui nous occupe sous toutes les latitudes du globe, elle est particulièrement le triste apanage des climats froids et humides : aussi paraît-elle avoir, pour ainsi dire, pris racine sous le ciel brumeux de la Hollande et de la Grande-Bretagne; et n'est-elle jamais plus fréquente à Paris, que dans les

saisons où l'on a à la fois à souffrir du froid et de l'humidité. Telle est l'influence de cette température sur la leucorrhée (1), qu'on l'a vue se developper épidémiquement dans plusieurs capitales de l'Europe, à la suite de pluies abondantes, et d'un état permanent d'humidité dans l'atmosphère.

Quelques médecins ont inscrit cette infirmité dans le catalogue de celles dont une mère peut léguer le triste héritage à ses enfants. Rien n'empêche que cette opinion soit fondée. On voit des filles de mères leucorrhétiques être atteintes de la même affection ; ce fait a été observé même chez des nouveaux-nés ; mais sans recourir à de gratuites hypothèses, on trouve toujours dans l'examen judicieux des faits, leur explication naturelle. Ce qu'il y a de plus positif, c'est qu'une femme épuisée par l'abondance ou l'ancienneté de cet écoulement, ne peut transmettre qu'une constitution débile à l'être qu'elle a conçu. C'est dans le trouble des fonctions et dans le dérangement des organes propres à son sexe, que la femme puise le plus souvent le germe de cette infirmité. Ainsi les accouchements laborieux, les grossesses répétées, l'usage des pes-

(1) C'est le nom qu'on donne aux flueurs blanches.

saires, les injections irritantes dans le vagin, les descentes de matrice, et en général toute cause qui fait affluer vers cet organe une quantité surabondante de sang, ou s'oppose à la libre circulation de ce liquide, peut occasioner des flueurs blanches; tel est aussi le fruit amer des plaisirs de l'amour, auxquels la modération ne préside pas toujours dans l'âge des désirs. Enfin je laisse à l'œil scrutateur d'une mère le soin de découvrir si de funestes habitudes n'entretiennent pas, chez une jeune fille dominée par d'impérieux penchants, cette fâcheuse infirmité, heureusement peu connue au printemps de la vie. Bien qu'une menstruation irrégulière ait été regardée par quelques médecins comme pouvant produire les flueurs blanches, elle me semble en être plus souvent la conséquence, et je crois qu'ici l'on a pris plus d'une fois l'effet pour la cause.

Cette vaste membrane, siége du toucher, et qui sert d'enveloppe à notre corps, la peau, entretient avec les organes intérieurs des rapports si intimes, qu'elle ne peut être troublée dans ses importantes fonctions, sans que l'économie tout entière n'en reçoive le contre-coup. Ainsi l'on voit fréquemment la leucorrhée succéder à une suppression de transpiration. Telle est la cause à laquelle il faut attribuer sa fâcheuse fréquence dans

les climats froids et humides. On voit des femmes sujettes à des sueurs fétides des pieds et des aisselles, et qui, voulant à tout prix se débarrasser d'une incommodité rebutante, y parviennent en effet; mais, par une dangereuse compensation, elles sont souvent affectées de flueurs blanches, rebelles à tous les moyens de traitement, et dont la guérison ne peut s'acheter qu'en rappelant les humeurs vers l'émonctoire que la nature s'était choisi. En général, elle ne veut pas être contrariée dans ses vues, et ce n'est jamais impunément qu'on supprime une évacuation qu'elle avait établie dans un but toujours salutaire; voilà pourquoi la suppression du lait, chez les femmes qui sèvrent trop brusquement, ou qui s'affranchissent des devoirs imposés à une mère, est souvent suivie d'accidents dont la leucorrhée est le moins grave.

Nos organes sont unis entre eux par les liens mystérieux de nombreuses sympathies qui, les rendant tributaires les uns des autres, leur font partager en commun leurs sensations et leurs souffrances. C'est dans l'étroite sympathie qui lie l'estomac à la matrice, qu'on trouve la cause de certaines leucorrhées qu'on s'efforcerait en vain de guérir, si l'on ne remontait à la source première du mal. Ainsi l'on a vu des gastrites ou inflammations chroniques de l'estomac, entre-

tenir pendant toute leur durée un écoulement vaginal. La bière nouvelle, l'eau de quelques contrées, l'usage immodéré des fruits, du laitage, le thé et surtout le café au lait partagent la même propriété. Ce dernier aliment est, selon le docteur Lagneau, dont l'opinion est d'un grand poids en pareille matière, particulièrement nuisible aux femmes, pour peu qu'elles soient disposées aux flueurs blanches. Ce médecin a vu des jeunes filles chez lesquelles il a suffi d'y renoncer pour être débarrassées de cette dégoûtante infirmité. C'est encore au même ordre de causes qu'il faut rapporter les leucorrhées qui accompagnent quelquefois le travail de la dentition, celles qui affectent ces êtres malheureux voués à l'infortune, et dont l'existence entière n'a été qu'une longue douleur.

Énumérer les causes d'une maladie, c'est presque avoir tracé son traitement préservatif; c'est ce qui m'a engagé à traiter longuement cet article, qui évitera plus loin à mes lectrices de fastidieuses répétitions. Étudions maintenant par quels symptômes se manifeste la leucorrhée, et l'influence qu'elle exerce sur la santé générale.

Cette maladie se présente sous deux formes différentes, qu'il importe de ne pas confondre

entre elles, l'état *aigu*, et l'état *chronique*. Traçons le tableau de la première espèce.

La leucorrhée accidentelle, dite *aiguë* parce qu'elle parcourt rapidement sa période, a pour symptômes précurseurs un sentiment de pesanteur et des douleurs sourdes dans les reins, au bas-ventre ; une démangeaison incommode dans le canal des règles, qui est sec, sensible au toucher, légèrement tuméfié. Bientôt un liquide glaireux, blanchâtre s'échappe en petite quantité des organes irrités. Si l'inflammation est intense, la malade est en proie à des douleurs vives, elle éprouve un sentiment de cuisson comparable à celui de la brûlure, chaque fois qu'elle veut satisfaire au besoin souvent commandé d'uriner ; la fièvre s'allume, l'écoulement augmente de quantité et de consistance, prend diverses nuances jaunes, vertes. Peu à peu cet appareil de phénomènes s'efface (si toutefois la maladie n'est pas entretenue par la cause toujours agissante qui lui a donné naissance), les douleurs s'apaisent, la fièvre tombe, l'écoulement se tarit, et rarement le mois a-t-il achevé son cours, sans que les malades soient rendues à la santé.

Telle n'est pas la marche de l'autre forme de

leucorrhée qui nous reste à décrire, la leucorrhée habituelle, à laquelle sa durée indéterminée a fait donner l'épithète de *chronique*. Elle n'est souvent qu'une terminaison de la première espèce ; mais comme celle-ci elle n'éveille pas la douleur, ne suscite pas de fièvre : poursuivant sourdement sa marche, elle mine insensiblement la constitution tout entière, éloignant de plus en plus, à mesure qu'elle se prolonge, l'espoir d'une guérison prochaine. Insidieuse à son début, à peine révèle-t-elle son existence à la femme qu'elle atteint. Un écoulement plus ou moins abondant, parfois même interrompu, est le seul indice d'une maladie dont le maintien de la santé pendant les premiers mois ne fait pas suspecter le danger.

Cependant l'estomac affecté sympathiquement ne tarde pas à manifester sa souffrance : la malade y ressent des tiraillements incommodes ; parfois même elle rejette les aliments qu'elle avait pris. L'économie tout entière ne tarde pas à souffrir de l'atteinte portée au roi des organes. Les fonctions de l'estomac une fois troublées, une pâleur universelle succède à la fraîcheur de la santé, la maigreur déforme les contours les plus arrondis, une teinte de langueur se répand sur tout le corps, semble même

s'étendre au moral. La tête est souvent douloureuse, le moindre exercice essouffle. Des syncopes se renouvellent assez fréquemment. Le bas-ventre présente parfois un certain degré d'empâtement et de sensibilité. L'écoulement leucorrhéique a une odeur nauséabonde : il offre dans sa couleur et sa consistance des variétés qu'il serait trop long, et sans intérêt d'énumérer, ces variétés ne sont d'aucune importance dans la connaissance et le traitement de la maladie. Il n'en est pas de même de la quantité de cet écoulement ; car sa plus ou moins grande abondance est en quelque sorte le thermomètre des forces de la maladie. Il peut n'être que de quelques gouttes ou s'élever jusqu'à plusieurs livres par jour : dans ce dernier cas, il jette la femme dans un épuisement profond. S'il n'apparaît au contraire qu'à des intervalles éloignés, vers l'époque menstruelle, ou à la suite d'infractions aux préceptes de l'hygiène, ce n'est plus qu'une incommodité très fâcheuse à la vérité, mais dont la santé ne se trouve pas sérieusement compromise.

Ce n'est pas dans le long catalogue des médicaments en faveur auprès du vulgaire que nous irons chercher les moyens de préserver la femme des ravages d'une déplorable infirmité. Peu con-

vaincu de la puissance médicatrice de certaines formules, beaucoup plus confiant dans les ressources de l'hygiène, c'est dans l'observation de ses lois, c'est-à-dire dans un genre de vie réglé et salubre, que nous trouverons les moyens préservatifs les plus simples comme les plus sûrs. Sans vouloir discréditer la pharmacie ou nier les cures étonnantes des médecins grands *drogueurs*, voyez si l'air pur de la campagne, une nourriture simple, l'habitude du travail ne réussissent pas mieux aux villageoises, que les médicaments sous toutes les formes à nos citadines? Celles-là savent à peine ce que c'est que des *flueurs blanches*, tandis que les *cinq huitièmes* de nos Parisiennes en sont incommodées. Cherchons donc dans les conditions de vie qui entourent les premières, le secret préservateur de leur santé.

De toutes les circonstances qui contribuent à rendre le séjour de la campagne aussi salutaire, il n'en est pas de plus favorable que la pureté de l'air qu'on y respire. Je ne saurais assez faire comprendre aux femmes qui habitent nos grandes villes, et dont une leucorrhée opiniâtre menace de ruiner à jamais la santé, combien il leur importe de fuir ces quartiers sombres, humides, infects, où les émanations méphytiques mêlées à l'air, vont porter leur funeste influence aux

sources mêmes de la vie. Ce conseil ne peut malheureusement être suivi par la classe nombreuse qu'une pénible industrie fixe invariablement dans ces lieux : qu'il ne soit pas perdu, du moins, pour ceux auxquels la fortune a fait partager ses faveurs. Toute femme atteinte, ou pour laquelle on a à redouter des flueurs blanches, doit faire choix d'une habitation aérée, chaude, à l'abri de l'humidité ; assez sage pour ne pas sacrifier sa santé aux caprices quelquefois dangereux de la mode, elle aura soin d'être toujours vêtue de manière à ne pas s'exposer à des intranspirations : dût une double étoffe grossir la taille la plus svelte ou emprisonner les charmes les plus séduisants. Une chaussure imperméable devrait remplacer ces minces souliers destinés plutôt à conserver au pied sa jolie forme, qu'à le préserver de l'humidité.

La vie molle des grandes villes est éminemment contraire aux personnes disposées aux flueurs blanches, à celles surtout qui présentent les attributs du tempérament lymphatique. Il ne faut que comparer la fraîcheur et la santé de nos paysannes à la pâleur, à la débilité de nos citadines, pour juger si l'habitude du travail n'est pas préférable à la molle oisiveté du sofa. Parmi cette foule d'objets dont notre genre de vie nous

a créé l'impérieux besoin, je ne passerai pas condamnation sur les chaufferettes, meuble dangereux pour les personnes atteintes ou menacées de leucorrhée, parce que la chaleur qui en émane attire et favorise le séjour du sang vers les organes irrités. Je ne parle pas de ses autres inconvénients, connus sans doute de nos jolies femmes.

Si l'on croit en bonne santé pouvoir ne consulter que son goût dans le choix de sa nourriture, ce n'est pas impunément qu'on ferait infraction dans l'état de maladie aux lois de l'hygiène. La nourriture des femmes disposées à contracter des flueurs blanches, doit être substantielle sans être excitante. Elles préféreront les mets simples aux productions raffinées de l'art culinaire ; les viandes blanches bouillies et rôties, les œufs, les légumes, les fécules, voilà ce qui leur convient le mieux. Nous avons indiqué, dans le paragraphe précédent, quelques substances qu'on accuse d'avoir quelquefois développé l'écoulement leucorrhéen, il n'est pas nécessaire de dire qu'on doit en pareil cas soigneusement s'en abstenir. Un vin rouge non frelaté, mêlé à l'eau pour un tiers, forme la meilleure boisson dans le cas qui nous occupe.

La jeune fille à laquelle des désirs précoces ont fait contracter des habitudes vicieuses, sera envoyée à la campagne, où elle se livrera à des exercices variés, proportionnés à ses forces, mais poussés assez loin pour amener le besoin du repos; car l'imagination se repose quand le corps travaille. La triste infirmité dont je traite, fruit trop commun de la misère, de la malpropreté et d'un mauvais régime, dans la classe indigente, serait plus rare dans les riches demeures de l'opulence, si l'on tenait compte, dans l'éducation des filles, de l'empire du physique sur le moral, et réciproquement.

Recommander ici l'éloignement de plusieurs circonstances indiquées parmi les causes des flueurs blanches, serait tomber dans de fastidieuses redites; j'y renvoie mes lectrices. J'insisterais davantage sur la nécessité de s'interdire les plaisirs de l'amour, si, par un effet assez constant de la leucorrhée, les femmes n'éprouvaient pour eux une indifférence qui va quelquefois jusqu'au dégoût. Ce que j'ai dit du danger de supprimer brusquement des évacuations depuis long-temps établies, doit s'entendre des flueurs blanches invétérées. On a vu plus d'une fois leur suppression instantanée occasionée par des

injections astringentes, par les prétendues *spécifiques* des charlatans, par l'immersion des pieds dans l'eau froide, etc., être suivie de catarrhes, de diarrhée, d'inflammation de matrice ; il est même certains écoulements qu'on doit respecter : tels sont ceux qui surviennent au déclin de quelques rougeoles ou petites-véroles, qui succèdent à une esquinancie ou à un catarrhe opiniâtre, et dont l'apparition, coïncidant avec un amendement notable dans l'état du malade, est souvent, aux yeux du praticien exercé, le gage d'une guérison prochaine. Il est aussi des leucorrhées qui se terminent d'elles-mêmes, et sans les secours de l'art : ainsi contractées dès le bas âge, elles disparaissent quelquefois à la première apparition du tribut hémorragique : beaucoup de femmes n'en sont incommodées que pendant leur grossesse, dont le terme est aussi celui de cette gênante infirmité. Enfin l'écoulement vaginal provoqué quelquefois par la dentition, cesse ordinairement quand l'éruption des dents est terminée. Mais malheureusement il n'en est pas de même pour les leucorrhées occasionées par d'autres circonstances ; aussi, combien est coupable la femme qui, n'ayant pas le courage de se soumettre aux exigences d'une morale

simple et conservatrice de la santé, s'expose à contracter, ou ne cherche pas même à se délivrer d'un mal dont l'influence se propageant par une hérédité funeste à l'enfant qu'elle porte dans son sein, ne laisse au malheureux petit être qu'une constitution molle, déjà détériorée en naissant! Si malgré les soins les mieux entendus la santé s'altère, qu'on ait lieu de craindre l'apparition d'une leucorrhée chronique, il faut suivre un régime fortifiant, boire un vin vieux coupé avec une tisane amère, comme la décoction de gentiane; éviter les aliments farineux, et préférer les viandes grillées ou rôties, porter de la flanelle sur tout le corps, prendre de temps en temps des bains frais, se livrer à des exercices variés tels que la danse, la course, la natation; se faire frictionner le corps avec une flanelle chaude ou imbibée d'une infusion de plantes aromatiques, la sauge, le thym, etc.

Enfin quand la maladie est déclarée, qu'elle soit aiguë ou chronique, elle réclame un traitement méthodique dont l'indication n'est plus du domaine de l'hygiène; je l'abandonne donc aux médecins dont la malade aura fait choix; car, autant il importe que *l'art de se conserver en santé* ou l'hygiène proprement dite, devienne une

science populaire, autant il y a de dangers de mettre à la portée du vulgaire l'art difficile *de guérir les maladies.*

Le remède de *Leroy*, celui de *Lepère*, le baume *anti-leucorrhéen*, et mille autres composition de ce genre (1), à l'aide desquelles un cupide charlatanisme exploite la crédulité publique, peuvent avoir cours auprès des gens qui croient trouver dans un médicament une panacée à tous maux; mais ils seront toujours proscrits par les praticiens qui savent quelle infinité de circonstances relatives aux causes, aux compiclations, au tempérament de la malade, peuvent faire varier chaque espèce de maladie. Les boissons délayantes, les sangsues, les saignées du bras dans la leucorrhée aiguë; les toniques, les ventouses, les vésicatoires, les purgatifs dans la leucorrhée chronique, tels sont les moyens employés journellement par nos meilleurs praticieus.

Je ne puis terminer ce chapitre sans dire quelques mots sur la *spécificité* attachée à *certaines*

(1) Ces compositions contiennent toutes des stimulants. le remède de Lépère, par exemple, est composé de poivre noir, culèbe, baume du Canada, etc.

leucorrhées dont le traitement ne peut être dirigé que par les moyens indiqués en *pareil cas*. On me comprend. Honteuse de dévoiler des désordres qu'elle croyait pouvoir cacher à jamais dans l'ombre, la femme a recours à mille subterfuges pour cacher la véritable source du mal qui l'a atteinte. Grand est son embarras : celui de son Esculape n'est pas moindre, car il faut qu'il perce la vérité à travers un récit tronqué, des expressions ambiguës de la coupable. Si ses craintes sont mal fondées, il peut jeter la désunion dans un ménage, soit en inspirant au mari des doutes sur la vertu de sa femme, soit en faisant suspecter à celle-ci la conduite de son mari. Si les soupçons de l'homme de l'art sont trop réels, mais qu'il en soit détourné par les dénégations continuelles qu'on lui oppose, il abandonnera à elle-même une maladie dont les ravages s'étendant bientôt à toute l'économie, ne laisseront à la malade, avec la honte de voir le mystère éclairci, qu'une santé ruinée pour toujours ! Je m'arrête : puissé-je avoir fait comprendre de quelle importance est une révélation complète pour une femme placée dans de semblables circonstances (1).

---

(1) Quelques personnes auraient désiré, peut-être, trouver dans cet

opuscule, une longue série de *recettes* contre les maux dont elles sont affligées : les arcanes du charlatanisme font encore aujourd'hui tant de dupes ! je voudrais leur avoir persuadé que notre art n'est jamais plus puissant que lorsqu'il s'applique à *prévenir* les maladies, et que l'hygiène, négligé par le vulgaire des médecins, fournit les moyens de guérison les plus efficaces comme les plus simples.

FIN.

